

années 1942, 1943, 1944 et 1945 toléreraient-ils d'être comparés... à ces C.R.S. ? ».

Si « le portrait de Mao » affiché, parmi ceux d'autres maîtres à penser, « rajeunit tous les jours » les tentatives de « démystification de la violence » ne laissent pas Piotr indifférent.

Timidement, discrètement, il retrouve encore son village natal d'Ukraine, et se lance à nouveau dans le carrousel quand même étourdissant de la non-stop révolution.

Et après avoir traité Tolstoï (car il a du temps pour lire, il ne cesse de lire) de « raseur génial, un boy-scout monumental et rusé », Rawicz, émerveillé par le style d'Ivan Bounine, s'écrie : « Si je connaissais une langue, une seule comme il connaît le russe ! ».

Rawicz, cet expatrié joyeux, se montre incapable de se plier à aucune doctrine, ne prononce aucune « exclusive », ne consent à faire partie d'aucune Internationale sinon de « l'Internationale des Somnambules ».

Au milieu « de la saleté et des transistors », éléments constants du décor de Mai, il approuve le cri, jaillissant du cœur : « Libérez les éléphants ».

« Chacun sa barricade », conclut, si l'on peut dire, Rawicz.

On pourrait et l'on voudrait indéfiniment écouter l'ami Piotr qui n'est ni situationniste, ni structuraliste, ni communiste – « chacun est le bourgeois de quelqu'un » – mais assurément un écrivain pur-sang.

Bloc-notes d'un contre-révolutionnaire – provocation ou malentendu ?

***Bloc-notes d'un contre-révolutionnaire :
un reportage poétique¹***

Guia Risari

Tout au long de nombreuses interventions faites sur une période d'environ vingt ans, Rawicz polémique contre Sartre, contre le Nouveau Roman, contre la rigidité des dogmatismes, qui, au détriment des vies humaines, n'admettent pas l'échec du système. Mais Rawicz énonce ses « petites vérités » sur un mode souriant, non dénué de grâce, où l'amertume n'affleure qu'occasionnellement.

Pour lui, la littérature naît de la souffrance et s'inscrit dans une longue tradition littéraire, nourrie d'inquiétude et d'échanges. Paris est une ville de déshérités, où des quartiers entiers pourraient disparaître sans que la ville s'en aperçoive. Et beaucoup d'intellectuels – si occupés à classer et à s'inscrire dans une école de pensée – ont perdu de vue l'ensemble magmatique qui se présentait à leurs yeux : la vie, la mort, l'amour.

Si son origine et sa formation faisaient de Rawicz un écrivain difficile à positionner, ses fréquentations de cosmopolites désespérés, sa

(1) Ce texte est un extrait d'un long essai introductif qui précède la traduction italienne du *Sang du ciel* ; Guia Risari, *Piotr Rawicz. Il cielo, il sangue e l'acqua*, [Piotr Rawicz. Le ciel, le sang et l'eau] dans Piotr Rawicz, *Il sangue dal cielo*, Firenze, Giuntina 2006, pp. V-XXVI.

réputation de bohème, sa pauvreté vécue avec une certaine allégresse, ses manières courtoises, son ironie veinée de mysticisme ne le rendaient pas plus facile à cerner.

Le 9 mai 1969, Rawicz publie son second et dernier livre, *Bloc-notes d'un contre-révolutionnaire ou La Gueule de bois*, dans lequel il décrit le déroulement de la révolution de mai 68.

Dans ce petit livre plein de virtuosité, Rawicz réunit une série de notations – des aphorismes poétiques, comiques, réalistes ; des considérations métaphysiques ; des scènes de vie, de lutte et d'amour – qui frappent par la légèreté du ton et par une forme de compréhension qui allie ironie, attention bienveillante et aussi l'amour d'un monde qui peut parfois manquer d'intelligence mais jamais d'intérêt.

Et dans ce livre, comme dans *Le Sang du ciel*, on trouve, disséminées avec nonchalance entre des descriptions pleines d'humour et de poésie, quelques perles de sagesse concentrées en peu de lignes, presque cachées et pourtant parfaites, sans complaisance. Énoncées avec modestie.

« *L'eau qui bout imagine...*

Levé comme d'habitude vers deux heures de l'après-midi, mal réveillé, voulant préparer mon thé "matinal", j'ai oublié la bouilloire sur le réchaud à gaz.

L'eau s'est mise à bouillonner en chantant, en sifflant, en hurlant avec fureur : elle était sûre d'être la première eau, dès le début de la création, à laquelle arrivait cette aventure inédite, extraordinaire, cosmique, surnaturelle : celle de bouillir.

Mais non, ma belle ! Tu es cataloguée.

Une partie de la nuit précédente je l'ai passée dans la cour et les amphithéâtres de la Sorbonne »².

Ainsi, avec un humour non dépourvu d'élégance et de sympathie, s'ouvre un recueil d'anecdotes, de réflexions, de fragments d'une vie désorganisée.

Un dialogue amoureux entre deux enfants se transforme en un échange de slogans ; un chauffeur de taxi explique la situation politique à

(2) Piotr Rawicz, *Bloc-notes d'un contre-révolutionnaire ou La Gueule de bois*, Gallimard, Paris, 1969, p. 7.

partir de la Tour Eiffel ; une ancienne danseuse raconte comment un situationniste imbibé de LSD a rendu fou un confesseur et intoxiqué une prisonnière ; une Polonaise de Varsovie, chiffres en main, juge les révolutions françaises somme toute « économiques » ; une femme russe de quatre-vingt-quinze ans, qui a survécu à cinq guerres et à une déportation, sourit à la « joyeuse kermesse » de ses petits-enfants contestataires ; Sartre se remet de ses efforts oratoires au restaurant ; la Sorbonne est enflammée par des phrases poétiques et par l'amour de jeunes couples ; Cohn-Bendit se fait insulter, célébrer et puis insulter encore ; Mao ne cesse de rajeunir dans ses portraits, puis disparaît. Des manifestations dans lesquelles résonnent des phrases comme « CRS-SS » ou « Nous sommes tous des juifs allemands » provoquent d'étranges réactions. Un paysage citadin bouleversé – arbres déracinés, poubelles brûlées, trafic dirigé par les étudiants – mais aussi éclairé par une euphorie de changement.

Enfin, le retour à la normalité, probablement plus sage, semble à Rawicz sûrement plus triste. La boutique qui vendait des souvenirs révolutionnaires fait faillite. Les violences de la police ne sont plus à la une. Le racisme et les expulsions d'immigrés non plus. Les étudiants expriment un amour fraternel aux ouvriers qui les envoient se faire voir. Un groupe de travailleurs bretons ne parvient pas à se faire écouter. La circulation redevient frénétique car l'essence a réapparu et du coup s'impose un style de conduite gaulliste, triomphaliste. Pour Rawicz, il devient plus difficile de se faire accompagner en voiture.

Le livre est constitué d'une collection d'instantanés qu'il convient d'apprécier dans le contexte paroxystique des événements dont ils rendent compte, du début des révoltes jusqu'à leur épilogue mélancolique.

« La destinée, la gloire de la braise est de devenir incendie. La destinée d'une goutte d'eau est de devenir inondation ou océan.

Mais un regard plus pénétrant saura peut-être découvrir la gloire de la matière noble dans le mouvement inverse: l'incendie se réduisant à la braise éparse, le déluge redevenant goutte de rosée. Il y a des rapports peu connus entre la beauté et la douleur, entre la beauté et la volonté du non-être. S'agit-il d'une complicité cachée ? »³.

Dans la « Postface », Rawicz essaie d'expliquer la genèse de ses

(3) *Ibidem*, p. 168.

notes et, en particulier, le titre qui devait déplaire à bon nombre de ses contemporains.

L'écrivain rappelle qu'il n'est pas un contre-révolutionnaire, mais qu'il n'est pas non plus un pro-révolutionnaire ou un révolutionnaire ; simplement, en lui, les différents systèmes de pensée, au lieu de s'enraciner, s'excluent l'un l'autre : « [...] même en cherchant sans fin, il me serait difficile de découvrir en moi une conviction, une opinion que je ne serais pas tenté de démolir aussitôt par une opinion opposée. Sauf une seule : "Tâcher de causer le moins possible de souffrance à ses prochains ; les bêtes, les plantes et les minéraux étant, évidemment, considérés également comme nos prochains". Pour modeste, qu'il soit, ce n'est pas là, je l'admets, un programme facile »⁴.

Il était évident qu'avec ce carnet de notes, rédigé dans les bars, les universités en révolte, les métros bloqués, le chaos des appartements, les jardins publics, les réunions d'amis, Rawicz s'est aliéné, à tort, beaucoup de sympathies, et a gagné la réputation de réactionnaire.

Pourtant Rawicz refuse de se définir comme tel et résiste à tout mythe, sous-mythe, contre-mythe et aux mots d'ordre correspondants.

Pour lui, la grande bataille est celle de la non-haine, de l'objectivité, de la survie dans une grande ville en situation de pénurie. En ce sens, il faut lire le reportage poétique de Rawicz comme un effort pour enregistrer toutes les voix, y compris celles qui peuplent son univers intérieur.

(4) *Ibidem*, p. 173.